

Le massacre de la terminale

Lorraine Camerlain

Number 87 (2), 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25671ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Camerlain, L. (1998). Le massacre de la terminale. *Jeu*, (87), 156–158.

CORRESPONDANCES

aussi du sens. C'est une pièce qui dit et met en oeuvre la pédagogie, en quelque sorte. Il y existe un rapport fructueux entre le théâtre et la vie. La vraie vie ? Oh disons modestement, puisque cette pièce m'a « accrochée », ma vie en tout cas. Ce qui fait que je m'intéresse toujours à ce qu'est devenu l'Homme de la Cité, à ce que sont les gens de ce siècle. Ce qui fait aussi que je retiens et garde

LORRAINE CAMERLAIN

Le massacre de la terminale

Chère Jeanne,
Imagine un peu. Un homme monte sur scène après avoir traversé la salle. Il porte un cartable à la main. Il s'arrête à l'avant-scène, juste au milieu, et fixe les spectateurs. Il les dévisage plutôt. Lentement. « D'un large regard semi-circulaire »... Puis, quand il ouvre la bouche, c'est pour nous adresser ce reproche : « Autrefois, vous vous seriez levés. » Spectateurs-élèves, ici commence la leçon. Acteur-professeur, à vous de jouer.

J'ai été à la fois émue et très intéressée par *l'Enseigneur ou Une ombre au tableau*, pièce de Jean-Pierre Dopagne dans laquelle Alexandre Von Sivers tenait admirablement le rôle-titre : avec un reste de panache, armé d'une ironie parfois venimeuse, et juste assez de grandiloquence pour qu'on puisse croire à son discours. Son rôle est le seul, en fait, puisqu'il s'agit d'un long monologue. En résumé : un professeur de littérature « condamné au théâtre » raconte sa vie et le crime qui lui a valu une peine aussi honteuse. J'ai vu la pièce ce printemps au Théâtre d'Aujourd'hui, et j'ai pu la relire cet été (grâce une fois de plus à mon ami Lansman, qui l'a éditée dans sa

collection « Théâtre à vif »). Me voilà donc toute prête à t'entraîner une fois encore dans mes élucubrations théâtrales.

« On se levait toujours quand j'entrais », poursuit l'homme avec un mélange d'arrogance et d'amertume. Notre mémoire des codes et de la bienséance se met en branle : les fidèles se lèvent à l'église, quand arrive l'officiant ; les avocats et l'audience devant le juge à son entrée au tribunal ; nous nous levions, tout petits : « Bonjour, Monsieur l'Inspecteur »... Mais ce professeur de littérature, nous l'apprendrons, est coupable et non juge : il a tué par balles dix-huit de ses vingt-six élèves, comme ça, un beau matin.

Je devais entrer en classe. Déposer mon cartable après en avoir extrait le Petit Classique Larousse. Analyser la scène 2 de l'acte I du « Misanthrope ». Je ne l'ai pas fait. Ce jour-là, Molière est mort pour la deuxième fois. À la place du Petit Classique Larousse, j'ai sorti un fusil mitrailleur et j'ai tiré dans le tas. Froidement. J'ai flingué ma terminale...





Alexandre Von Sivers dans
*l'Enseigneur ou Une ombre au
tableau*, de Jean-Pierre
Dopagne, spectacle créé par
le Festival de Spa, présenté
au Théâtre d' Aujourd'hui en
1998. Photo : Sylvain Fasy.

Fin de la classe. Décimée la terminale. Exemple de la folie contemporaine, ce geste fait écho à bien d'autres fusillades sordides. Tu devines bien, chère Jeanne, ce qui a pu mener ce *prof-viré-su'l'top*, comme diraient nos ados, à concevoir, au fil du temps, classe après classe, sans que rien n'y paraisse jamais, son fatal Misanthrope-vérité. Malencontreuse échappée du théâtre vers « la vraie vie » ?... Aller au bout de la haine des autres que l'air du temps a fabriquée ? Observe bien, maintenant, comment l'auteur a imaginé le retour de « la vraie vie » vers le théâtre.

Bien sûr, on l'a jugé et condamné, ce malheureux prof « décrocheur ». La prison, d'abord. « Puis, nous révèle-t-il, il y a eu l'IDÉE ! La monstrueuse idée de la justice ! » Après quelques années de détention, mutation de peine : le voilà condamné à « dire » son crime sur scène *ad vitam æternam*, « faisant ainsi œuvre de salut public ». Mis non pas au pilori mais à l'enseigne de tous les théâtres, ce professeur tronqué, ce PROF (l'appellation lui fait horreur) deviendra objet de curiosité

comme les êtres de cirque, « homme-tronc ou femme-serpent ». Ainsi cette nouvelle bête de scène devra-t-elle, jour après jour, déjouer la télévision et faire se déplacer les foules. Nouveau Sisyphe du témoignage, il racontera quotidiennement son méfait à un public passif, silencieux, assez fou pour « payer pour écouter et pour se taire », pour exercer son « droit de se taire » et son « devoir d'applaudir ». Ainsi nous jette-t-il au visage notre passivité. Ainsi nous associe-t-il, public de théâtre, à ses classes d'adolescents amorphes et « décrochés ». Son nouvel enseignement, il le décharge sur nous avec autorité et ironie. Impossible de zapper au théâtre. Vous êtes venus, vous y êtes. Vous verrez et vous entendrez. Lui, son rôle c'est de bien jouer. « Ce n'est que ça, être prof. Se mettre en scène. Jouer le mieux possible. Si on ne veut pas se faire zapper. »

Il raconte, raconte encore. Tout. Le début de sa carrière, ses intentions, ses ambitions, sa foi dans la grandeur de son rôle, puis son rapetissement. L'incommensurable démission de ses collègues et de l'institution scolaire. Surtout ne pas donner plus que le client en demande. La culture ? Mais de quelle culture parliez-vous, Monsieur le jeune professeur ? Surtout ne pas agir, laisser couler, penser à ce que l'on fera entre les cours, ailleurs, plus tard. Les profs, tous, ont démissionné, non de leur poste mais de leur tâche. De leur mission éducative. Il faut l'entendre, ce mielleux proviseur :

Nos élèves, cher monsieur, ne méritent pas que l'on sème dans leur esprit le trouble d'une réflexion à laquelle ils ne prétendent pas et que leurs parents ne nous demandent pas. L'école n'est pas la vie. Et la vie, dès qu'ils auront franchi nos portes, se chargera assez tôt de leur frapper sur les doigts et de leur mordre la langue... Rappelez-vous Socrate : probablement le plus brillant esprit que la

Grèce antique ait connu, mais que les Athéniens durent se résoudre à condamner à mort, parce qu'il enseignait aux jeunes gens des idées contraires à l'ordre de la Cité ! [...] nos enfants sont les enfants du jeu et du plaisir. [...] Voltaire et Corneille, c'est très bien. « Madame Bovary » et « Le Misanthrope » aussi... Mais il y a tant d'autres choses à explorer... Plus contemporaines, plus concrètes, plus accessibles à nos adolescents... Avez-vous déjà pensé au roman-photo ? à la publicité ? aux graffiti ? C'est toute une culture, les graffiti...

Et vlan. Dans le mille. « C'est la société, qui est malade », comme l'a dit Julos. La Cité contemporaine élimine aussi, mais Socrate assassine ; et il s'autodétruirait si la scène ne lui accordait une liberté provisoire, un sursis. La Cité édicte comme l'ordre des choses et du monde les pires insanités. Oui mais qui a le remède aux maux de notre temps ? Quel est-il ? Où est-il ?

Et que dire de la horde de ces ados décrocheurs, frondeurs, mal embouchés, qui insultent et agressent jusqu'au viol quand ils daignent, un moment, sortir de leur léthargie chronique... Il en vient donc à tirer, piètre Socrate. Seul moyen de s'en tirer. « J'ai dit que je regrettais, bien sûr, que j'étais triste. Mais qu'enfin j'avais ma liberté. »

Alors, le voilà devant nous « [c]ondamné au théâtre à perpétuité ! Le pilori du siècle ! L'humiliation suprême ! La confession publique ! La honte non d'avoir tué, mais d'avoir été prof ! » Car la curiosité qu'il éveille chez ses semblables porte sur le mobile et non sur l'acte. Tous les pourquoi qu'on adresse à l'assassin, bon prof, bon mari, bon père, visent à élucider le crime, donc à comprendre le mobile de la tuerie... Et le mobile tient en trois mots : avoir été prof. *Hic et nunc.*

À quoi aura servi le massacre de la terminale ? (Tiens, un bon titre de roman-photo ou de polar. On pourrait le mettre à l'étude, Monsieur le Proviseur...) Eh bien je te le donne en mille : à ce que Marie, la fille de l'assassin, en arrive à manifester et à réclamer : « Donnez-nous des profs. » « Il nous faut des profs, papa, lui confie-t-elle. Des vrais. Pas des assassins qui nous tuent à coups de résignations. » Ce qu'elle attend d'un prof ? lui demande son père. Tout. Ce qu'elle veut ? Étudier la littérature. Pourquoi ? Devenir prof. « Pour réparer. » Antigone, elle, résiste au temps.

Il y a, dans cette pièce, beaucoup de cruauté, de noires vérités, d'horribles démissions. Mais il y a aussi du sens. C'est une pièce qui dit et met en œuvre la pédagogie, en quelque sorte. Il y existe un rapport fructueux entre le théâtre et la vie. La vraie vie ? Oh disons modestement, puisque cette pièce m'a « accrochée », ma vie en tout cas. Ce qui fait que je m'intéresse toujours à ce qu'est devenu l'Homme de la Cité, à ce que sont les gens de ce siècle. Ce qui fait aussi que je retiens et garde avec moi ce qui me semble lui faire écho.

Écoute-le à ton tour, cet enseignant. Tu connais sa malheureuse histoire, mais lis, entends le monologue dont il fait désormais profession. Ouvre le livre et imagine maintenant, en faisant résonner le mot à mot, la voix et la prestance qu'il faut pour le dégainer, ce texte. Conseil amical de théâtréuse.

À bientôt. Et n'oublie pas de me parler de tes découvertes romanesques de l'été. Je t'embrasse.

